

GEORGES SEIZEAU

1916

GEO

2016



*Né le 23 mars 1916
A Clamecy dans la Nièvre
de Georges Seizeau et
Louise Laurent*

Parti faire son service militaire en 1937, dans les Vosges au 37^{ème} RIF puis au 165^{ème} RIF (Régiment d'Infanterie de Forteresse).

Maintenu sous les drapeaux en 1939, c'était la première classe à ne pas être libérée en 1939.

Fait prisonnier à DABO (Vosges), le 21 juin 1940.

Interné dans le stalag de triage II-A, puis transféré dans le stalag II-C à Greifswald, situé en Poméranie, au nord-est de l'Allemagne.

Après plusieurs tentatives d'évasion, il rejoint les troupes Russes qui le remettent aux Américains.

Démobilisé le 18 juin 1945.

Réalisé par Gérard Riehl et Daniel Lompagueu à l'occasion du centenaire de Geo, le 23 mars 2016
et merci à la famille Seizeau et à Wikipedia pour ses nombreuses informations.

Table des matières

I. Service Militaire	3
II. La guerre	6
III. Prisonnier au Stalag II-A	15
IV. Prisonnier au Stalag II-C	26
V. Evasions	47
VI. Libération	50
VII. Démobilisation	51

I. Service Militaire

Conseil de révision : Clichy, Seine

Bureau de recrutement : Seine, 2^{ème} bureau

Date : 1^{er} mars 1937, classe 37-1B

Arme : Infanterie

Corps : 37^{ème} RIF dit « régiment des Vosges » à Bitche puis au 165^{ème} RIF. (RIF : Régiment d'Infanterie de Forteresse).)

Soldat de 2^{ème} classe

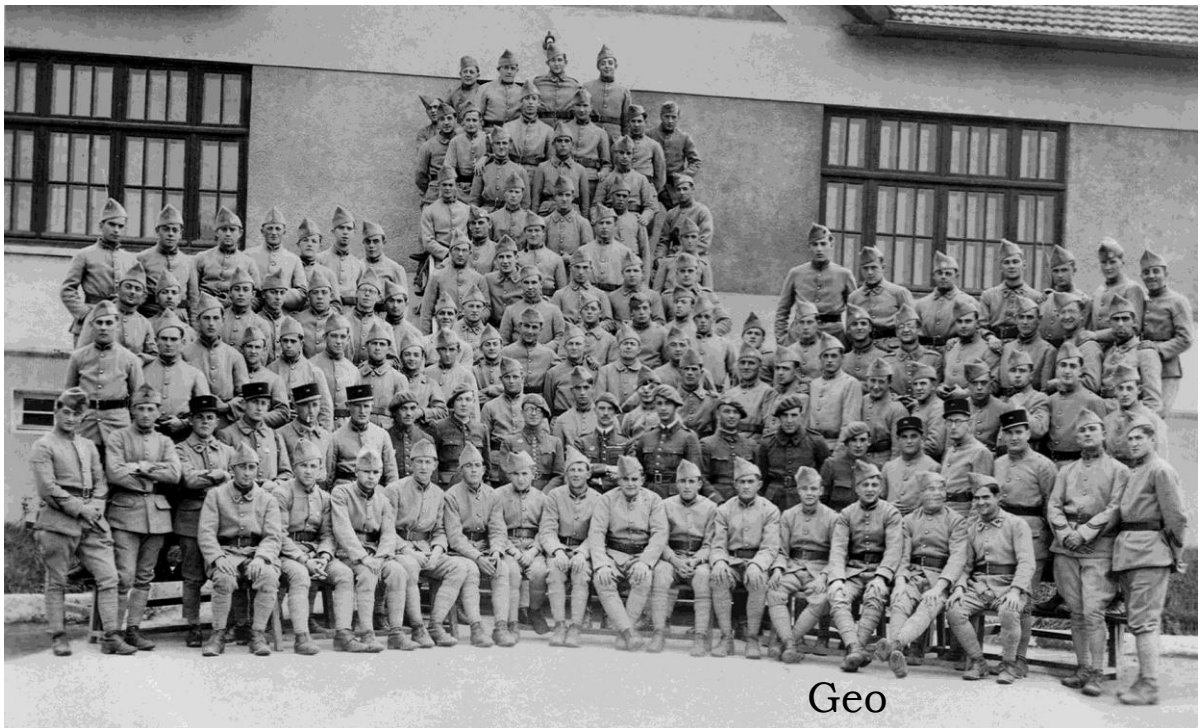
Maintenu sous les drapeaux en 1939, après ses 2 ans de service militaire, c'était la première classe à ne pas être libérée en 1939.

A servi sur la ligne Maginot dans les Vosges.





Insigne de béret d'infanterie



Geo



II. La guerre

La guerre « active » :

La « drôle de guerre » est le nom donné à la période du début de la Seconde Guerre mondiale qui se situe entre la déclaration de guerre par la France et le Royaume-Uni à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939 et l'offensive allemande du 10 mai 1940 sur le théâtre européen du conflit. ...

Période pendant laquelle il se trouvait sur la ligne Maginot, dans la région de Bitche.

Le secteur fortifié des Vosges est une partie de la ligne Maginot

Il forme une ligne le long de la frontière franco-allemande, dans les Vosges du Nord, de Bitche (dans la Moselle) à Lembach (dans le Bas-Rhin). Les fortifications du secteur, étant donné le relief, les forêts et le peu de routes, sont limitées à une ligne de casemates, protégée à ses extrémités par trois ouvrages.



Le 5 mars 1940, le secteur fortifié des Vosges est dissous et devient le 43^{ème} corps d'armée de forteresse.

Le secteur est divisé en deux sous-secteurs fortifiés :

Le sous-secteur de Philippsbourg, confié au 154^{ème} RIF.

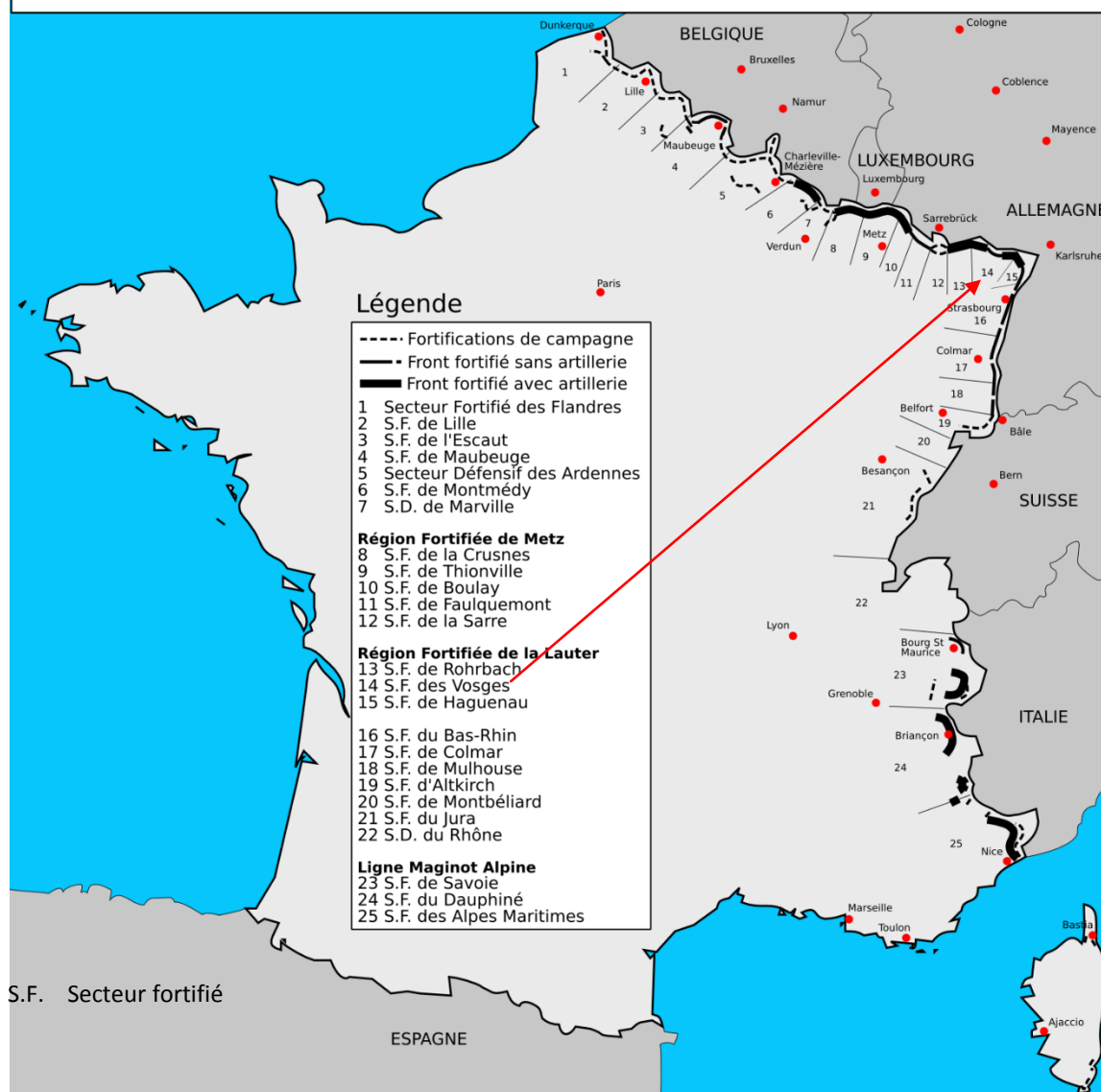
Le sous-secteur de Langensoultzbach, confié au 165^{ème} RIF (Régiment d'Infanterie de Forteresse).

Le 165^{ème} RIF est formé le 25 août 1939

Le Drapeau, avec ses batailles et la fourragère du régiment :



ORGANISATION DÉFENSIVE DES FRONTIÈRES EN 1939-1940



Positions en 1939-1940 [\[modifier \]](#) [\[modifier le code \]](#)

Article connexe : [Armée française en 1940.](#)

Emplacements des régiments de forteresse⁷

Secteurs	Sous-secteurs	Bataillons d'active	Régiments de formation	Insignes	Description et explication des insignes
SF de l'Escaut	Saint-Amand et Preseau	4 ^e du 43 ^e RI	54 ^e RIF		Surnom « Escaut ». Panorama vu à travers un créneau avec au premier plan l'Escaut sur lequel navigue une péniche.
SF des Vosges, puis 43 ^e CAF	Langensoulzbach	3 ^e du 37 ^e RIF	165 ^e RIF		Devise « Sans peur et sans reproche ». Un écu anglais couronné avec le heaume du chevalier Bayard, coupé avec deux sapins des Vosges sur des collines et en pointe une tour crénelée blanche.
SF de Haguenau	Péchelbronn	1 ^{er} du 23 ^e RIF	22 ^e RIF		

Divisions et groupements de marche constitués par les troupes de forteresse pendant la retraite⁸

Secteurs d'origine	Grandes unités de marche	Unités d'infanterie	Unités d'artillerie	Autres unités
SF Montmédy	Division Burtaine	132 ^e , 136 ^e , 147 ^e et 155 ^e RIF	99 ^e RAMFH et I/169 ^e RAP	
SF Crusnes	Groupeement de Fleurian	128 ^e , I et II/139 ^e , XXI/149 ^e RIF	II/46 ^e RAMF	II/29 ^e et I/5 ^e BCC
SF Thionville	Division Poisot	167 ^e , 168 ^e et 169 ^e RIF	70 ^e RAMF et 151 ^e RAP	
SF Boulay	Division Besse	160 ^e , 161 ^e , 162 ^e et 164 ^e RIF	23 ^e RAMF, 153 ^e RAP	30 ^e BCC et II/460 ^e RP
SF Faulquemont	Groupeement de Girval	156 ^e et 146 ^e RIF, 69 ^e et 82 ^e RMIF	II et III/39 ^e RAMF, I/163 ^e RAP, I et II/166 ^e RAP et I/142 ^e RA	15 ^e GRCA
SF Sarre	Groupeement Dagnan	133 ^e et 174 ^e RIF, 41 ^e et 51 ^e RMIC	49 ^e RAMF et 166 ^e RAP	
SF Rohrbach	Division Chastanet	CISF 207, 166 ^e , 153 ^e , 37 ^e et XXI/153 ^e RIF	59 ^e RARF	
SF Vosges	Division Senselme	CIF 143, 154 ^e et 165 ^e RIF	-	46 ^e GRRF et V/400 ^e RP
SF Haguenau	Division Regard	I/22 ^e , II et XXI/23 ^e , II/70 ^e , II et III/79 ^e , I/ et II/68 ^e RIF	69 ^e RAMF et 156 ^e RAP	

Pour les troupes françaises battant en retraite à pied vers le sud, soit la majorité des unités de forteresse, elles finissent par être rattrapées par les troupes motorisées allemandes qui les encerclent entre la Meuse, Nancy, les Vosges et Belfort. Après quelques combats, les différents régiments doivent se rendre entre le 21 et le 25 juin⁹. Les ouvrages sont désormais encerclés, ce qui va permettre aux Allemands de les attaquer plus facilement.



Suite à une soirée bien arrosée avec ses copains, ils furent considérés comme déserteurs. On était le 10 mai 1940, les Allemands avaient lancé la grande offensive de Belgique et leur régiment était parti sans eux.

Esseulés, ils s'engagèrent dans les Corps Francs (unités de combattants formées à l'extérieur de l'armée régulière) et participèrent à des incursions armées en Allemagne, pendant la « drôle de guerre ». Cela leur valut la Croix de Guerre, et la Légion d'honneur à son lieutenant.



Une anecdote :

Encerclés par les Allemands, qui bombardaient la « Maison du Bois », un obus de mortier est tombé sur le sol, au milieu de l'endroit où ils fumaient à l'abri, et ... il n'a pas explosé

Il a de plus reçu une citation à l'ordre du 25^{ème} BCA (bataillon de chasseur alpin) qui était en Lorraine en 1939-40, à Saint-Lumier, Forbach et Lixing-lès-Saint-Avold.



Avec le 25^{ème} BCA

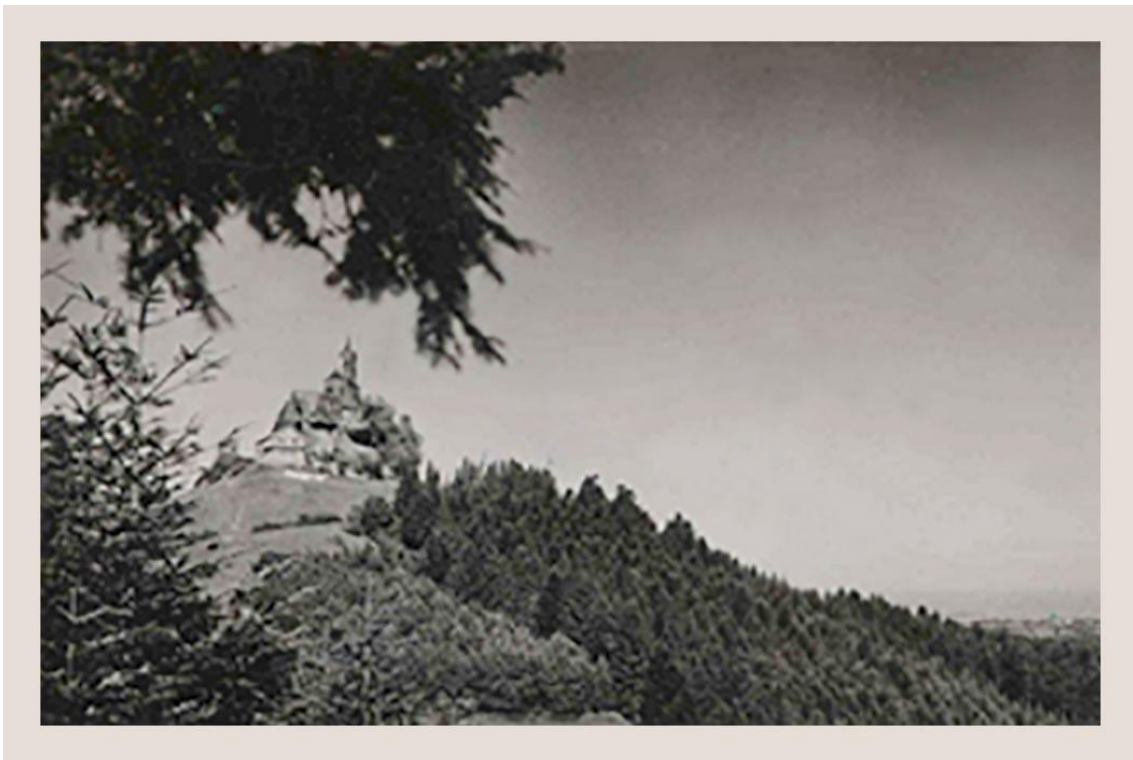
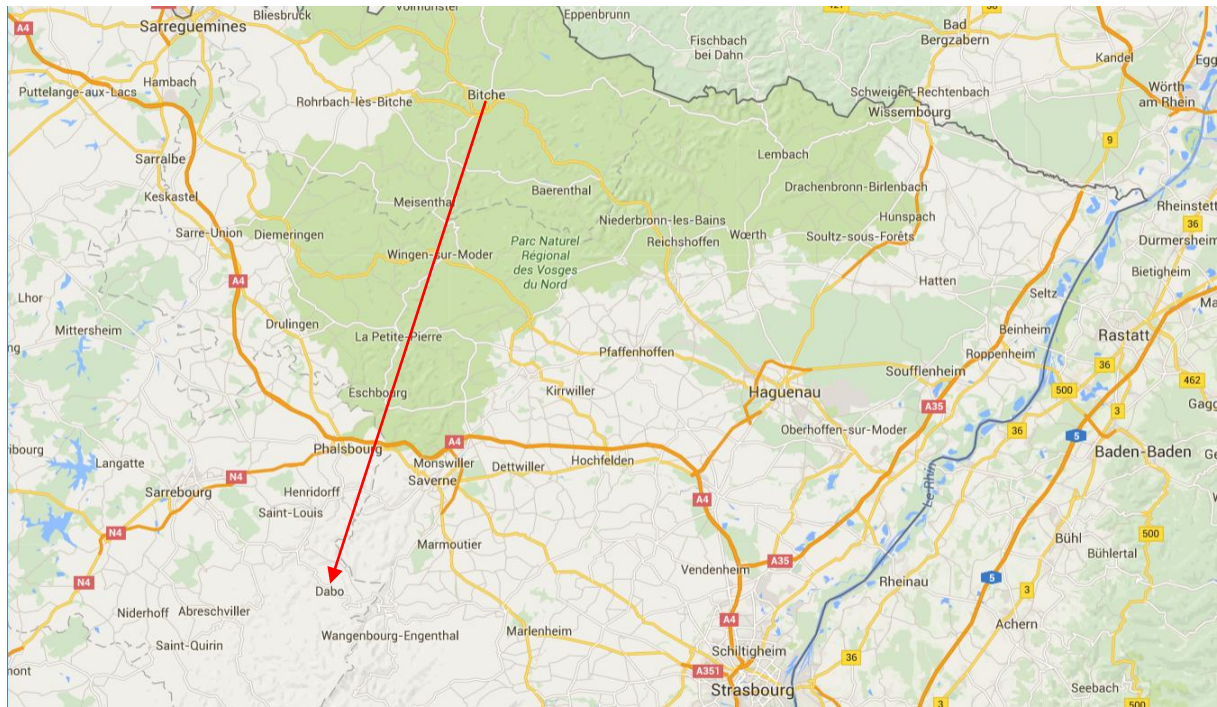
Suite à l'offensive Allemande du 21 juin 1940, à Dabo dans les Vosges, il fut fait prisonnier et envoyé à Berthelming dans un camp de répartition à 50 km de Dabo avant de partir pour l'Allemagne.

Dabo est un village, situé en plein cœur des Vosges mosellanes, entre Sarrebourg, Phalsbourg et Saverne



BERTHELMING Vue aérienne Le Village et la Sarre





Le rocher de Dabo

Ils étaient une centaine de soldats français, le 21 juin 1940, sur le rocher de Dabo. Il était servant d'un canon anti-char et ayant reçu l'ordre de cesser les hostilités, il démontra la lunette du canon, pour le rendre inutilisable, et la jeta dans le puits.

III. Prisonnier au Stalag II-A

La guerre « passive » :

Après avoir été fait prisonnier à Dabo, il passa 2 mois dans un camp de transit puis il fut envoyé dans le stalag II-A, le 25 août 1940.

Ce stalag avait la particularité d'être un centre de triage des prisonniers par nationalité et métier.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Seizeau (Georges), 23-3-16, Clamecy, 2° cl., 165° R.I. St. IIA

Le Stalag II-A Neubrandenburg est un camp de prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale, situé à Fünfeichen, près de Neubrandenburg, dans le Land de Mecklembourg-Poméranie occidentale, dans le nord de l'Allemagne.

Chronologie :

Le camp fut ouvert en septembre 1939 pour accueillir des prisonniers de guerre polonais après l'attaque allemande contre la Pologne. Les premiers prisonniers arrivèrent le 12 septembre. Certains furent employés aux travaux de construction du camp et étaient hébergés dans des tentes. D'autres partirent travailler dans des fermes.

- En mai et juin 1940, des prisonniers belges et néerlandais, puis français arrivèrent au Stalag II-A après l'offensive allemande à l'ouest (la Bataille de France). Un certain nombre de prisonniers français des régiments coloniaux étaient des Noirs, qui furent employés aux travaux les plus pénibles comme le ramassage des ordures. Un autre camp pour officiers Oflag II-E fut établi à proximité ; des sous-officiers et des officiers polonais y furent internés.
- En 1941, d'autres prisonniers arrivèrent des Balkans : des Britanniques et des Yougoslaves, principalement des Serbes.
- À la fin de l'été 1941, arrivèrent des Soviétiques, qui furent enfermés dans une enceinte séparée construite au sud du camp principal.
- En septembre 1943, quelques Italiens furent transférés au Stalag II-A, après la capitulation de l'Italie.
- De novembre 1944 à janvier 1945, des soldats américains capturés au cours de différentes opérations alliées, en particulier la bataille des Ardennes, arrivèrent au Stalag II-A. La plupart

furent immédiatement envoyés dans des commandos de travail.

- De février à avril 1945, Neubrandenburg fut un point de passage pour les prisonniers des camps situés plus à l'est au cours de leur marche forcée vers l'ouest.
- Le 28 avril 1945, une division blindée soviétique atteignit le camp.



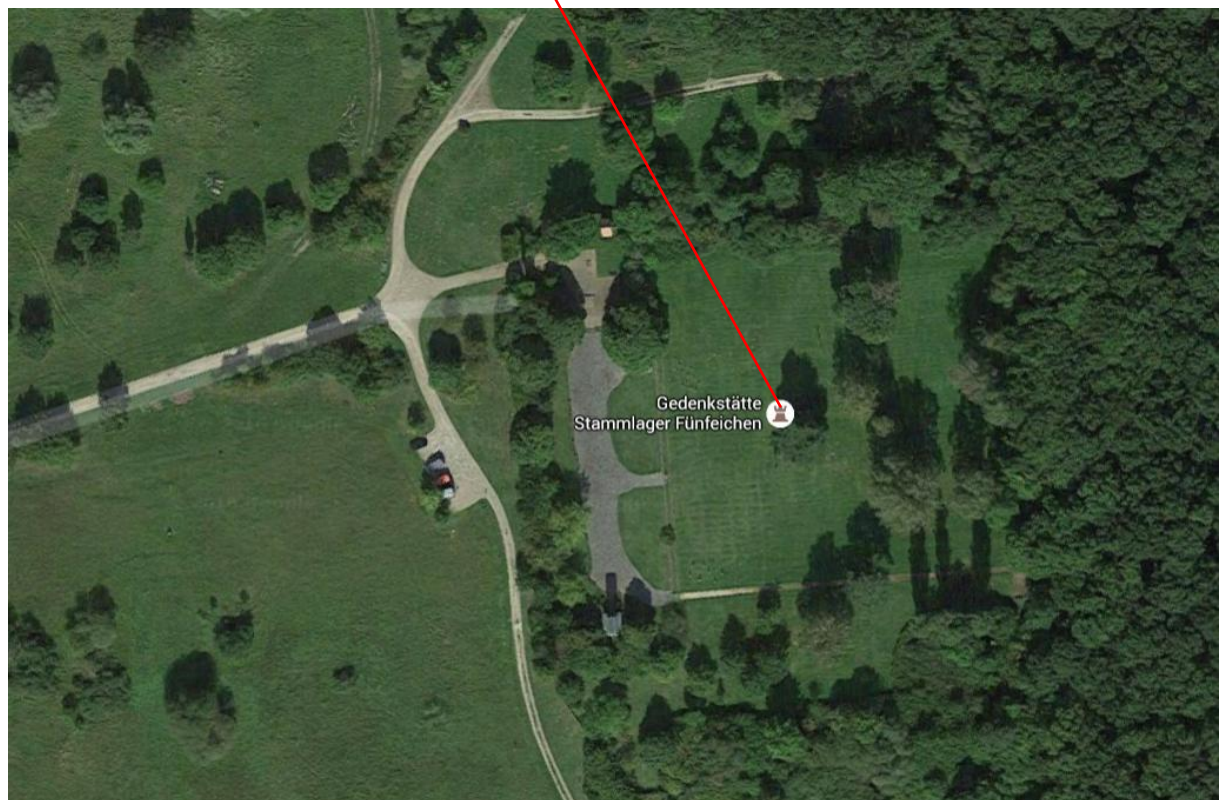
Camp de Fünfeichen, Stalag II-A à Neubrandenburg en 1939 ; dans le Mecklembourg-Poméranie



Dessin effectué par un prisonnier



La chambrée



Kriegsgefangenenpost

Postkarte

Stalag II A
3
geprüft

An

29.1.40-16

Herrn Gottlieb Matusek

Gebührenfrei!

Absender:

Vor- und Zuname: Johann Matusek

Gefangenenummer: 10.702

Lager-Bezeichnung: Stalag II A

Deutschland (Allemagne)

Empfangsort: Krumm 184

Straße: Bredowstrasse 3

Land: Kreis Rybnik

Landesteil (Provinz usw.):

Kriegsgefangenenpost

Correspondance des prisonniers de guerre

Postkarte Carte postale

Stalag II A
51
geprüft

An

23.10.41-15

Mme Bourdin Lence

Gebührenfrei! Franc de port!

Absender: Expéditeur:

Vor- und Zuname: Polinski Jean

Gefangenenummer: 49.621

Lager-Bezeichnung: Stalag II A

Neubrandenburg (Allemagne)

Empfangsort: Argères-en-Brie

Straße: Café

Land: Eure-et-Loir

Landesteil (Provinz usw.):

Dépt.:

Correspondances de prisonniers de guerre en 1941
internés au stalag II-A à Neubrandenburg



7 jours - N° 13 Décembre 1940 - Notre vie au stalag II-A
par un prisonnier.

A PRÈS un long voyage à travers l'Allemagne et une rapide traversée de la Suisse dans de magnifiques wagons — le train sanitaire que le gouvernement du Maréchal Pétain nous a envoyé — j'ai retrouvé les miens. Là-bas, au Stalag II A, à Neunbrunn, leur image occupait mon esprit en permanence ; ici, évoluant dans un monde nouveau à plusieurs titres, je pense avec la même obsession aux camarades qui, eux, restent prisonniers. 185 jours de captivité. Les camps se trouvent, bien entendu, en des lieux très différents. Les gardiens aussi, sont d'humeur variables. Des petits groupes — le régime des clans est général, forcé — sont évidemment de composition variée. L'état d'esprit, la plaie de l'insomnie, les tortures de l'attente sont, pourtant pareils chez tous les prisonniers. En vous parlant de mes camarades, de notre camp, je vais tenter de vous parler des camps en général.

COMMENT ILS SONT INSTALLÉS

150 à 200 hommes par baraque ; 40 hommes par travée ; des lits à trois étages. De la paille et trois couvertures pour chacun. Un lavabo bien installé, une buanderie avec possibilité de faire bouillir du linge où l'on fait cuire quand on peut des pommes de terre que l'on a. Un gardien est affecté à chaque baraque. Nos gardiens, surtout au début, ont été recrutés parmi les anciens prisonniers de l'autre guerre. Ils connaissent mieux la mentalité et les besoins des prisonniers — nos ruses aussi — que ceux des jeunes classes.

Dans le camp où je me trouvais, le règlement est affiché à l'entrée de chaque baraque. Le voici : discipline, propreté, droit à la correspondance ; défense de quitter la baraque après 20 heures, les sentinelles ont droit de tirer sans avertissement ; défense de s'approcher des femmes et des jeunes filles allemandes sous peine de prison.

Pour les prisonniers qui restent au Stalag (Stamm-lager) cela veut dire que les barbelés nous séparent de tout ce à quoi nous sommes attachés. Ces trois rangées de fils de fer sont toujours au premier

plan du paysage que nous voyons dans la journée ; les projecteurs du mirador les fouillent avec insistance, la nuit, et les font encore surgir devant nos yeux. Des civils, des jeunes femmes en bicyclette, des couples avec voiture d'enfant passent souvent sur la route, de l'autre côté des barbelés. Parfois, le dimanche, ils s'approchent, malgré l'interdiction, et nous lancent des cigarettes.

Sur les dizaines de milliers de prisonniers immatriculés à un Stalag, la grosse majorité est répartie dans les fermes et les usines de la région ; ils couchent aussi, le plus souvent, isolés et enfermés pour la nuit, à proximité de leur lieu de travail. Quelques milliers travaillent aux alentours immédiats du camp et retournent chaque soir dans leurs baraques. L'effectif assez important de chaque camp, une dizaine de mille, est composé de ces derniers et d'une masse flottante de prisonniers momentanément inemployés, des malades, des affectés spéciaux (Kommandantur, poste, cuisines, habillement, ateliers de menuiserie, coiffeurs), des légionnaires et de la compagnie disciplinaire (évadés repris, hommes punis pour vol, refus de travail).

LE MATIN : LA VIE COMMENCE...

Le matin, c'est d'abord la travée de jour qui s'agit. Les « hommes de jus » s'habillent rapidement ; ils se dégagent de leurs couvertures, mettent des chaussures et rajustent leur calot.

L'adjudant-chef qui couche au-dessus de moi a reçu hier un colis. Il a des gauloises, des cigarettes « cousues » comme nous les appelons par rapport aux cigarettes roulées à la main. Il en allume une et laisse charitablement tomber son bras afin que je puisse tirer une bouffée. La journée commence bien.

Le manque de tabac était, surtout au début, un véritable supplice. J'ai vu payer un paquet de gris,

au mois de juin, un prix astronomique, et, moi-même j'ai payé très cher pour un paquet de gauloises. Très nombreux sont les camarades qui ont vendu leurs montres, bagues, alliances même, pour quelques paquets de tabac. On voyait dans des baraques des hommes accroupis, six à sept, sur des paillasses faisant passer un mégot de bouche en bouche. Cette situation s'est radicalement améliorée depuis l'arrivée des colis et la vente des cigarettes dans les cantines.

Au moment où l'on distribue le jus et où les hommes vont se laver, on voit parfois dans un coin quelques prisonniers agenouillés, priant avec ferveur et

LORSQUE VOUS ÉCRIVEZ À VOS PRISONNIERS

dites...

Familles de France qui avez un cher prisonnier, quel que part, là-bas, encore « chez nous » ou « chez eux », dans les plaines de Poméranie ou les noirs forêts du Hartz...

Lorsque vous écrivez à vos prisonniers

DITES-LEUR, dans des cartes et des lettres SIMPLES, NETTES, FACILES À CENSURER, qu'ils ne sont pas oubliés. La crainte de l'oubli est le plus grand souci du prisonnier.

DITES-LEUR les faits importants de votre vie de famille. Parlez-leur des amis et non pas des autres, de leurs enfants, de leurs affaires, de la France.

DITES-LEUR qu'ils sont notre grand souci, que le maréchal pense à eux, que leur place sera gardée, leurs droits sauvegardés.

DITES-LEUR que la France s'organise, qu'il faut du temps, mais que chaque jour apporte une preuve d'amélioration nouvelle. Ne leur parlez pas de ce qui reste à faire, mais seulement de ce qui a été fait.

DITES-LEUR ce qui est vrai, que les Français mangent encore à leur faim. Nos privations sont ce qui les inquiète le plus.

DITES-LEUR que le gouvernement s'ingénie à trouver du travail à ceux qui n'en ont pas encore, que cette question préoccupe le maréchal.

DITES-LEUR que la nation s'est regroupée, que la famille française s'est retrouvée plus unie, qu'elle est dans la défaite plus vivante que jamais.

ne dites pas...

NE LEUR DITES PAS des choses inutiles. Celles-ci allongent les lettres sans aucun intérêt et ralentissent le travail du censeur, retardant d'autant ces lettres qui sont leur seul espoir.

NE LEUR DITES PAS que la vie est difficile. Elle est encore plus difficile pour eux.

NE LEUR DITES PAS parfois grandes sont vos difficultés journalières, vos difficultés financières. Ne vous étendez pas sur vos ennuis ou vos petites maladies. Ils seront peut-être terminés lorsque votre prisonnier recevra votre lettre et tout l'ennui sera pour lui.

NE LEUR DITES PAS tout ce que les bobardiers répandent sur la libération des prisonniers. La libération est ce qu'ils espèrent le plus. En leur donnant une déception vous aggravez leur souffrance morale. Le moindre mot de libération donne des espoirs insensés aux prisonniers. Dites-leur que lorsqu'il sera question de leur libération vous serez aussitôt avisée par le gouvernement.

NE LEUR DITES PAS que vous n'avez pu leur envoyer telle ou telle denrée. Les colis sont leur joie. Ingéniez-vous à composer des colis substantiels avec ce que vous trouvez. C'est possible.

NE LEUR DITES PAS les potins malveillants du village. Si vous sachiez comme ils se moquent de ce qui n'est PAS EUX, et qui n'est PAS VOUS et combien ils sont au-dessus des petites querelles de clocher et de voisins.

Ce qui les intéresse, ce qui les passionne, ce qui les tient éveillés au cours de leurs longues nuits solitaires, c'est tout ce qui construit et conditionne leur avenir, cet avenir qui, pour eux, n'est pas celui de demain, hélas, mais d'un jour que tous espèrent prochain.

recevant des mains d'un autre prisonnier, un prêtre, la communion.

La vie dans la baraque signifie, à la fois, promiscuité et isolement. Nous avons vu de nombreux prêtres se dépenser pour relever le moral, maintenir une concorde parmi les hommes d'origine et de milieux si différents, tous également irrités, quelquefois exaspérés. Je voudrais surtout citer l'exemple d'un père trappiste. Après dix-sept ans de mortification et de vie contemplative, il s'employa avec une verve surprenante à stimuler les esprits, répandre la foi, l'optimisme. Cher père E..., le seul parmi nous qui, grâce à la force de son caractère, n'était pas « prisonnier ».

Le gardien arrive vers six heures et demie, fait sortir les paresseux du lit, passe une revue de détail rigoureuse. Le nôtre est caporal, maçon dans le civil, assez bon enfant, mais craint terriblement ses officiers. « Si le colonel passe et trouve de la paille sous des lits... Si le colonel vous rencontre et vous n'avez pas votre plaque d'identité réglementairement au cou... Si le colonel... » répétait-il, toute la matinée.

La radio-bobards commence à fonctionner dès 9 heures le matin : une nouvelle catégorie de prisonniers doit être libérée à telle date. La paix a été signée ou sera signée tel jour. On s'aborde chez le coiffeur, aux corvées de nettoyage, avec l'habituel :

— C'est du peu, mon vieux !

LE COLIS :

Vers dix heures, l'arrivée du chef de baraque — habituellement un gradé sachant l'allemand — donne un autre cours à la conversation. Il annonce les numéros « gagnants » de la journée, ceux qui ont été affichés sur la liste des colis. Ces numéros sont criés, répétés, repris en chœur à travers la baraque. Chacun connaît les numéros des copains mieux que les noms. Des hommes de quarante ans manifestent leur joie chaque fois, à l'énoncé de leur numéro de prisonnier, d'une façon aussi bruyante et ingénue qu'un enfant recevant un jouet longtemps désiré. Le monde et les conditions dans lesquelles vivent les prisonniers sont tellement différents de notre ambiance coutumière qu'on finit par douter de la réalité même de la vie civile, des êtres et des horizons de la France. Le colis est plus qu'un réconfort matériel, plus qu'un message ; une partie même de cette réalité, qui risque de s'évanouir, force à y penser.

Les colis arrivent plus vite et plus régulièrement que les lettres. Nombreux sont les camarades qui n'ont reçu de chez eux d'autres nouvelles que des colis ou qui n'ont reçu la première lettre que plusieurs semaines après le colis.

Le colis c'est toute une histoire sans paroles sur laquelle brode l'imagination des prisonniers. On examine le timbre, on étudie l'écriture ; en touchant le moindre objet, on devine la sollicitude, les idées généreuses d'un être cher. L'attention s'accroche au moindre symptôme de richesse ou de privation : ils ont encore ceci en France... Comment, ils n'auraient plus de cela ?... Déductions, recoupements, bobards et vérités s'enchaînent dans des méditations et conversations infinies.

Dans notre camp, malgré tous les efforts de l'ad-

COMMENT

A 11 heures, on va à la soupe. Environ un litre par homme. Des légumes, des carottes, des navets, des pommes de terre, de l'orge, de la féculé. Elle est chaude, elle est nourrissante. Quant au goût, c'est question d'habitude. Ceux qui ont des colis, font avec de la confiture, du chocolat, des dattes, ou même avec quelques morceaux de sucre un joyeux dessert. Puis : la course au « rabiot ». Le camp est encore l'armée, on s'y débrouille. On a des amitiés à la cuisine, on troque, on achète ainsi une deuxième gamelle de soupe pour le soir. On la réchauffera avec de la bonne humeur : — Quand je serai rentré, il faudra que ma femme me donne tous les soirs ma soupe froide, sans cela, ça irait mal.

— Moi, je tiens à ce qu'elle me serve tous les dimanches ma ration de confiture de betteraves. (Cet article très demandé fait souvent partie du casse-croûte).

Au fait, toute la journée on distribue quelque chose. A midi, le « jus » : café d'une substance grillée (nous n'avons pas pu savoir laquelle) ou tisane. A 2 heures, le casse-croûte : une boule de pain d'environ 1.500 grammes pour cinq et de la marga-

— Tu paries ?

— Oh, Paul, tu as gros, le cœur ?

La réponse est invariablement :

— Comme une pantoufle.

— Mais, cette fois-ci, c'est sérieux. C'est le Chef, secrétaire du capitaine allemand qui a vu le dossier. Puis, tu connais le petit brigadier de St-Denis ?... Il travaille chez un gros propriétaire, un comte. C'est son patron qui a affirmé que la Kommandantur les avait prévenus d'accélérer les travaux, car, à partir du 1^{er} novembre ils ne pourront plus compter sur la main-d'œuvre des prisonniers.

— Et moi, j'ai vu une lettre de la femme de Le Bailly ; elle écrit que les fonctionnaires vont être rapatriés les premiers. Pétain les a demandés.

— Moi, je peux t'affirmer que les vieilles classes partiront avant tout le monde. Le coiffeur, le Bordelais qui rase le capitaine, a entendu qu'on renvoie les hommes jusqu'à la classe 1925. On prépare déjà leurs fiches à la Kommandantur.

Autant de « bobards » démentis le lendemain, qui meublent notre vie !

Les Allemands demandent assez fréquemment des situations d'effectif selon les professions, grades, régions (Français, Bretons, Flamands, Corses, juifs). Tout de suite, c'est une effervescence pour quelques jours.

UN MESSAGE

ministration allemande et notre collaboration (on conçoit combien sincère), seulement 35, maximum 40 % des colis affichés ont pu être distribués dès leur réception. Le reste est distribué avec un certain retard. En voici la raison : il faut comprendre que le bureau de poste militaire qui fonctionne au camp suit les règles de la poste tout court et ne délivre les envois qu'après un contrôle consciencieux.

D'autre part, les prisonniers changent souvent d'affectation, de camps et le fichier ne peut être, à chaque instant, à jour. On dirige, par exemple, un colis sur une ferme où travaille un prisonnier. Le travail est terminé ou bien l'homme tombe malade et rentre au camp. Quelques jours après, il repart dans une autre direction. Le colis refait obligatoirement tous ces chemins et est ainsi parfois distribué avec deux semaines de décalage.

Le scrupule des employés à notre poste allait jusqu'à refuser des procurations que nous, rapatriés sanitaires, voulions donner aux camarades pour toucher nos colis. « Non, après votre départ, tout envoi sera retourné à l'expéditeur ». « N'envoyez donc pas des colis anonymes, procurez-vous d'abord noms et matricules exacts des prisonniers. Dans chaque camp on vous adressera volontiers une liste de ceux qui n'ont jamais rien reçu des leurs. Fin novembre, il y avait encore 10 à 15 % de ces déshérités dans notre camp ».

On nous a donné, d'ailleurs, une explication curieuse, témoignant d'une délicatesse significative, lorsque nous demandions si l'on ne pouvait pas nous faire suivre le courrier chez nous. « Non, nous retournerons toutes les lettres aux expéditeurs et cela pour éviter des drames. Imaginez-vous qu'en rentrant, les lettres de votre femme et... mon Dieu, d'une autre dame arrivent ensemble chez vous ! ».

ILS MANGENT

rine, une rondelle de saucisson ou de la mēlasse. A 4 heures, le courrier.

L'état de prisonnier comporte des souffrances, il met à l'épreuve l'homme plus que la guerre elle-même ; par contre, il donne naissance à des joies d'une intensité neuve qui ébranlent et refondent, en quelque sorte, l'organisme. J'ai vu des hommes guérir, changer de voix, de teinte, de personnalité à la réception de la première lettre.

Rien d'aussi pénible que le sentiment qu'on vous croit mort, que vous n'êtes plus qu'un pauvre souvenir aux yeux des vôtres. Cette première lettre rétablissant le contact entre vivants, donne à nouveau un centre de gravité à votre univers, et à vous une sensation d'un excès d'air frais : vos poumons risquent d'éclater, vous faites des mouvements insensés, vous vous sentez comme entraîné, léger, par cette abondance d'air — le miracle qui vous a sauvé, au milieu de l'écran de feu, des bombes, de la trame serrée des balles, se parachève.

« C'est surtout à cause de ma mère, que je suis ennuyé, me dit mon camarade Yves, vers fin septem-

AG II A

bre. Ma mère est tombée en 1916, elle ne l'a su qu'en 1918. Elle va croire que la fatalité s'acharne contre nous et que c'est la même chose avec moi... » Le jour où revenant de la poste, j'ai pu lui remettre une pauvre carte postale à l'écriture hésitante, nous étions ébahis d'un bonheur, tous deux — moi-même

encore sans nouvelles — qui rachète toutes les peines de la captivité.

Les retards des lettres s'expliquent, en dehors des difficultés de transport, par l'embouteillage de la censure. Il y a des jours, où pour notre baraque — 180 hommes — nous avons reçu 30 colis et seulement 2 lettres. Le nombre des lettres envoyées dans les deux sens se chiffre par millions. Calculez le nombre des censeurs nécessaires pour contrôler ce courrier. Écrivez donc, surtout, des cartes postales. Durant des semaines, la censure débordée n'a distribué dans notre camp que des cartes postales. (Envoyez des photos. Vous pouvez les coudre ou les coller au bord de votre lettre).

LE SOIR TOMBE SUR LE CAMP

Après l'appel et le casse-croûte du soir qu'on expédie en hâte, le camp s'anime subitement. Les camarades qui travaillent dehors rentrent en colonne serrée et se dispersent dans les baraques. Ils apportent toujours des nouvelles, parfois des journaux. Au camp, on trouve le « Trait d'Union », (hebdomadaire publié par les Allemands à notre intention et distribué gratuitement). De leur musette, ils sortent des richesses conservées de leur repas ou achetées en ville : des oignons, du « pain de civils », un fond de gamelle de soupe au lait. Il y en avait qui s'étaient débrouillés pour nous monter des tomates, des pommes, des petites poires. Des camarades qui sont de la même région, du même régiment ou d'autres liés par un long séjour commun à l'hôpital constituent des clans, partagent tout, répartissent les tâches entre eux : l'un procure, troque au camp ce qui peut s'y trouver, l'autre apporte de la ville des pierres à briquet, des jeux de cartes, du fromage blanc qui ressemble à du petit lait.

Vers 6 ou 7 heures, les intrépides se rassemblent autour du haut-parleur pour écouter l'émission française de la radio allemande. Peut-être, sommes-nous des égoïstes, mais nous ne guetons que les nouvelles qui ont directement trait aux prisonniers ou celles qui permettent d'échafauder des combinaisons en vue de notre libération. On est distrait — d'ailleurs, tout le monde au camp se plaint d'un affaiblissement de la mémoire — en tout cas, les nouvelles de la radio qu'on raconte et commente aussitôt après l'émission dans les baraques, sont toujours sensationnelles et n'ont que très peu de rapport avec les paroles du speaker de Stuttgart.

Nous sommes informés et bien informés. On ne peut pas tenir une masse de millions d'hommes, surtout au milieu d'une population civile nettement bienveillante, dans l'ignorance des événements extérieurs. On songe parfois, en rencontrant quelques prisonniers, Anglais, Polonais ou des Français venant d'autres régions, de passage dans notre camp, aux conditions dans lesquelles vivaient les guerriers d'Annibal ou les soldats du moyen âge. Untel, à la baraque XV Est, a parlé avec un aviateur anglais, pris seulement il y a trois semaines, qui lui a raconté ce qu'il avait appris d'un marin retour d'Afrique :

nouvelles d'il y a deux mois, nouvelles fraîches. On est prisonniers sans avoir des ruses de bagnards, on a des antennes partout.

Aucun bruit de l'extérieur ne peut entamer l'unité des prisonniers dans le jugement du passé : unanimité pour condamner la légèreté, la désinvolture criminelle des dirigeants. C'est précisément ce jugement qui nous préserve de toute légèreté dans l'appréciation du présent. On demande à voir, on demande à connaître toutes les données avant de se prononcer. On se réserve, on est sûr qu'on ne prendra pas, en France, aucune décision définitive de portée nationale sans que nous puissions avoir parole au chapitre.

Rien pourtant ne peut ébranler notre foi dans le relèvement de la France et vous devriez voir avec quel dédain souverain on rejette toute calomnie qui peut se trouver dans ces fatras d'informations.

Ni les conditions extérieures — un peu plus d'orge dans un camp que dans l'autre — ni la formation — officiers ou hommes — n'influe sur cette attitude foncière des prisonniers.

Dans différents camps de triage, comme dans le nôtre, nous avons pu souvent nous entretenir avec des camarades venus des oflags. (L'altitude fraternelle, simple et cordiale des officiers envers nous, dans la captivité, me permet de les désigner ainsi). On a bien fait, dans les stalags, comme dans les oflags, de la nécessité d'une vertu. On est rompu à la vie de camp, on voudrait surtout que le pays, les nôtres, ne se privent de rien, ne se laissent troubler dans l'œuvre de reconstruction à cause de nous.

On se demande cependant souvent si ceux qui ont « les pieds au chaud » se rendent compte de notre véritable rôle dans la guerre, des tâches et des responsabilités que nous réclamons dans l'œuvre de redressement.

Un capitaine, qui fut parmi les derniers défenseurs de la citadelle assiégée de Calais, m'a dit : « Le premier qui, en rentrant, osera dénigrer devant moi les prisonniers, prétendre que nous sommes ici parce que nous n'avons pas su mourir, ce lui-là... eh bien, j'irai en correctionnelle ».

L'HEURE DU LIVRE ET DES JEUX

On camoufle les fenêtres, les fervents du bridge et les intoxiqués de la belote, les champions du poker occupent toutes les tables disponibles. Celui qui trouve un livre laisse tomber jeux, discussions, journaux, la couture, et s'isole. Isolé, c'est une façon de parler. Ainsi le professeur P... s'installe d'habitude sous l'affiche que les Allemands ont apposée dans chaque baraque : « N'oubliez pas Oran » (représentant un matelot français blessé, saignant abondamment de la tête et qui tient le drapeau tricolore au-dessus des vagues menaçant de l'engloutir). Il caresse d'une main distraite sa barbe — des colliers, des barbes à la Renoir, à la Napoléon III, tous les ornements capillaires de l'Empire encadrent ou déforment les têtes, et pourtant les soins du coiffeur sont gratuits, — et, comme par enchantement, il n'entend pas plus crier les « tierces » qu'il ne sent les coups qu'il reçoit dans les côtes.

Les livres sont rares et très appréciés. La bibliothèque qui fonctionne depuis environ un mois, contient beaucoup de publications allemandes en français, et les livres que les prisonniers ont pu

donner. Les six volumes du *Comte de Monte-Cristo* — éditions Nelson — ont passé dans l'infirmerie pendant des mois, dans toutes les mains. « Qui a le quatrième ? », crie quelqu'un du haut de son lit ? Tout le monde comprendrait qu'il s'agissait du quatrième volume de l'œuvre du vieux Dumas. C'est le changement brusque, astucieux, miraculeux qui attire. Toute la gamme des exploits extraordinaires du vulgaire roman policier par les récits des voyages des pionniers jusqu'aux sublimes histoires des saints, passionne l'esprit des prisonniers. Une vie de saint François d'Assise comme un Robinson font passer inaperçus des jours longs et interminables d'habitude parce que « ça tourne lentement » et l'on est des Robinsons dans un univers où les moyens de communication habituels avec les nôtres, avec notre continent, n'ont pas cours. Et, voyant la routine quotidienne si bien réglée de notre existence, le défilé continu, impersonnel de nos camarades d'infortune — nos numéros changent, nos têtes et nos destins paraissent interchangeables — c'est seul d'un miracle que nous attendons la libération.

NEUF HEURES : LE CAMP S'ENDORT

« Messieurs, c'est 9 heures moins 5 », s'écrie le chef de baraque, s'il ne joue pas justement au bridge. Parfois, c'est seulement l'arrivée de la patrouille, apercevant filtrer la lumière par l'interstice d'une fenêtre imparfaitement camouflée, qui met fin aux jeux et donne le signal aux chansonniers.

On éteint, on ouvre largement les fenêtres — la fumée devient épaisse, étranglante en fin de soirée

— et l'on s'enfonce malgré soi dans la nuit.

A chaque heure de la nuit, on peut trouver, par-ci, par-là, un homme accoudé à une fenêtre. Personne n'y prête attention. Une cigarette grille toujours dans un coin. Une sourde agitation indistincte amortit les pas de quelques inquiets qui vont et viennent à toute heure, se demandant : pense-t-elle, rêve-t-elle à moi ?

Un jour de plus, mais aussi un jour de moins.

IV. Prisonnier au Stalag II-C

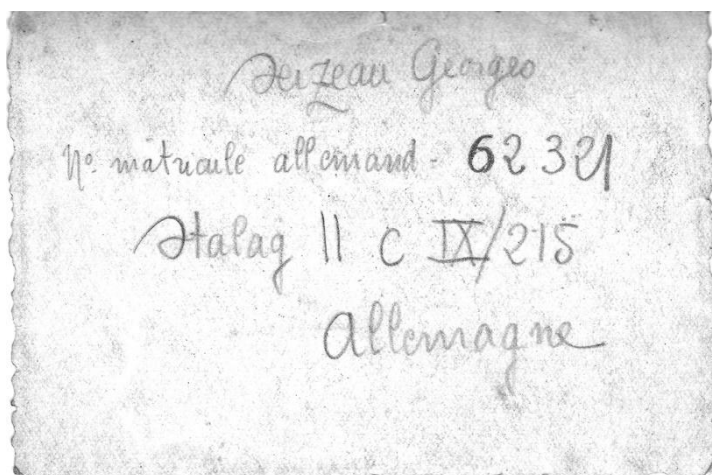
La guerre « passive » :

Pendant cette période il fut secrétaire de l'infirmerie, interprète et aussi écrivain public.

Il ne reste pas longtemps dans le camp principal, travaille beaucoup dans les fermes, où il mangeait des kartoffeln (pommes de terre).

Il semait des pommes de terre, pour les allemands, en mettant toutes les graines dans le premier trou, et des cailloux dans les trous suivants.

Il mettait des patates brulantes sous la queue des chevaux allemands.



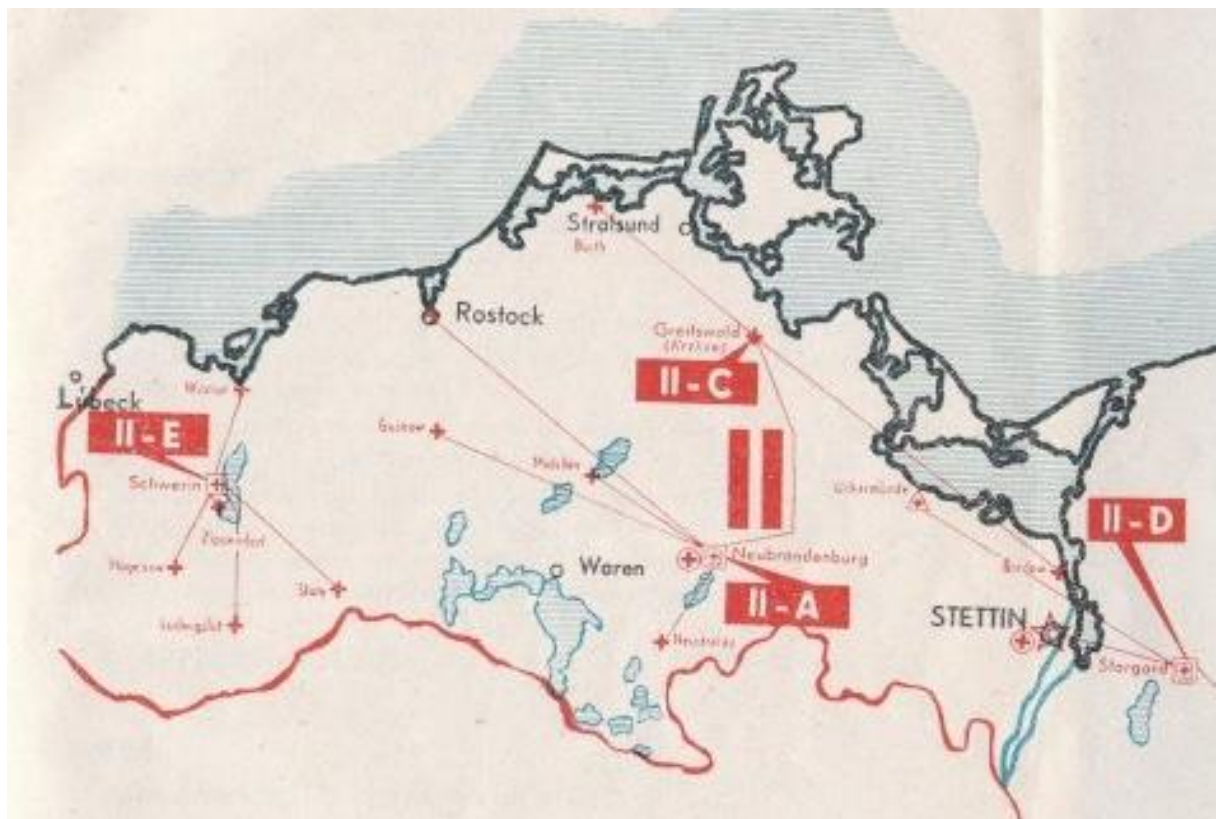
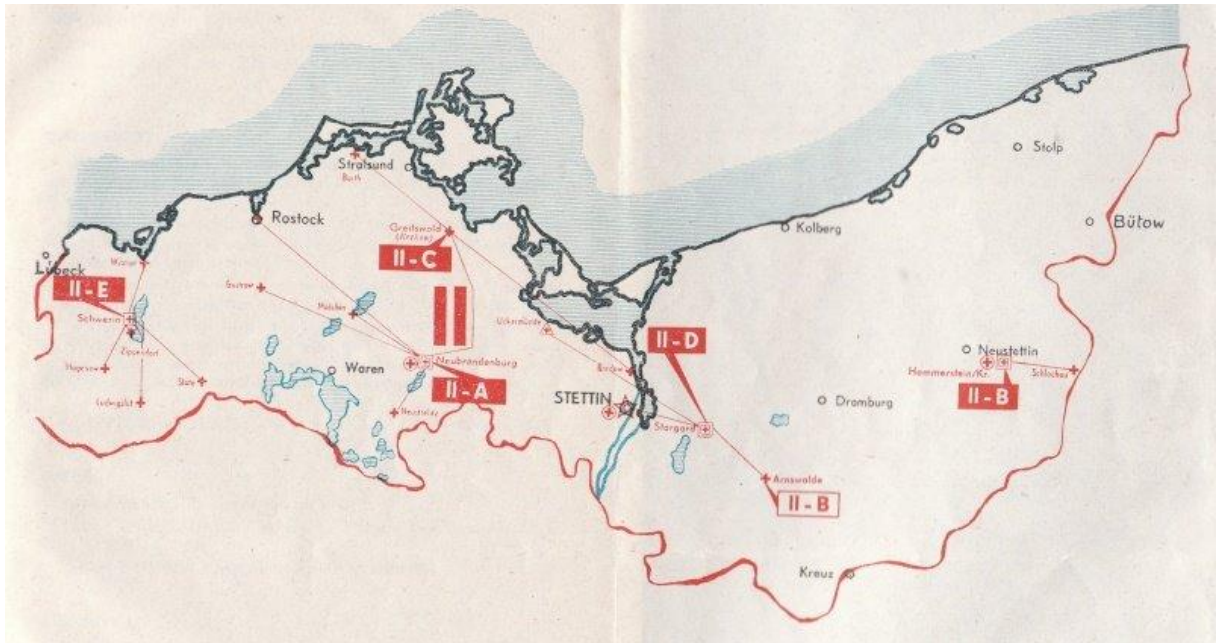
Ce stalag est situé à Greifswald, ville de Poméranie au nord-est de l'Allemagne près de la frontière Polonaise, et de la mer Baltique.



En partant de la droite : interprète serbe qui travaille
 avec Geo. Le chef de bureau, polonais et interprète. 4° le dentiste.
 De Castro, camarade de guerre et prisonnier pendant 14 mois en fermier avec Geo. Le Dr belge.
 les 2 assistants du dentiste belge.
 le 1-1-13 - Recue de 26-1-13
 M. Stamminger 110

En partant de la droite : interprète serbe qui travaille avec Geo. Le
 chef de bureau, polonais et interprète. 4° le dentiste. De Castro,
 camarade de guerre et prisonnier pendant 14 mois enfermé avec
 Geo . Le Dr belge. (le 3° Geo)

Positionnement des différents stalag de la zone II, en Allemagne du nord.





GREIFSWALD vue d'avion en 1940



Fjord de Greifswald, le pont-levis en 1940



Gebührenfrei
(en franchise)

24

EXPÉDITEUR

M. [REDACTED]
7 Avenue Niel
Paris
17ème

TRUPPENGEFANGENENPOST
(Service des prisonniers de guerre)

Service des Prisonniers de Guerre

DESTINATAIRE

Nom et Prénoms : Gaston [REDACTED]
Grade : Soldat
Numéro du prisonnier : 62.323

Stalag ou Offlag ou Frontstalag : IIC IX/210
Stalag IIC
Allemagne

N° : 299

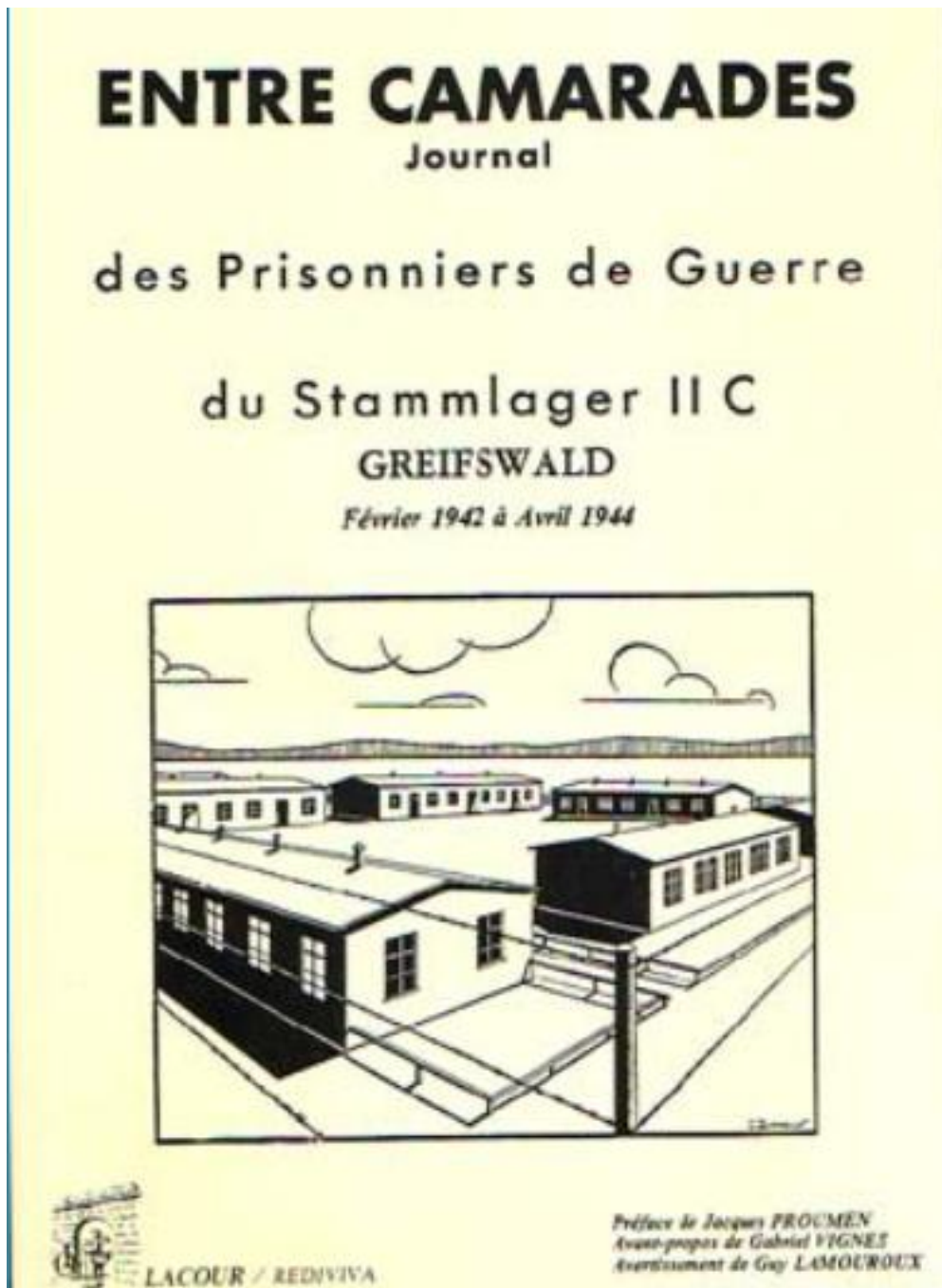
L'adresse ne doit, en aucun cas, comporter l'indication géographique du lieu du camp, même s'il est situé en France occupée.
Est seul permis l'emploi du français ou de l'allemand.
Les sténographies de tous systèmes sont interdites.

Carte vendue 5 c.
dans tous les bureaux de Poste

Courrier du prisonnier de guerre **Gauvin**

kriegsgefangenenpost 18 stalag II-C croix rouge française

A noter le numéro du prisonnier Gauvin : 62323, alors que Geo a le numéro : 62321 ; même stalag II-C, même district IX mais baraquement 210 pour Gauvin, 215 pour Geo.



Le journal du camp

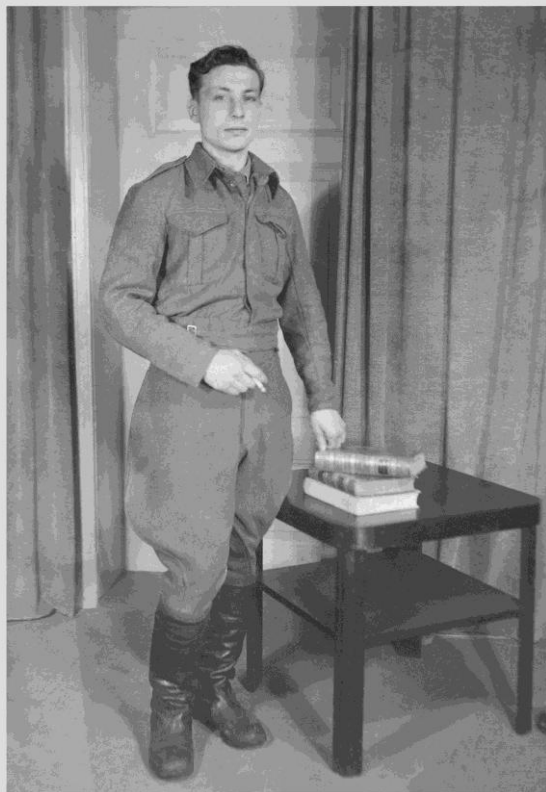
Champion de poker, il avait gagné beaucoup d'argent, ce qui lui permit de s'abonner **à vie** à la revue du Touring Club de France ... sauf que le TCF n'existe plus, aujourd'hui

Kriegsgefangenenlager
Camp des prisonniers

Datum: 22 April 1943
Date

Mon vieux Papa. Aujourd'hui je t'écris pour te
souhaiter une bonne fête. j'espère que tu ne
t'ennuies pas trop à l'école. Il est vrai
que maintenant le jardin doit être planté et
qu'il y fait un temps superbe. Embrasse bien
tout le monde de ma part. et bientôt je
t'embrasse bien fort ton gars *Lyon*

32

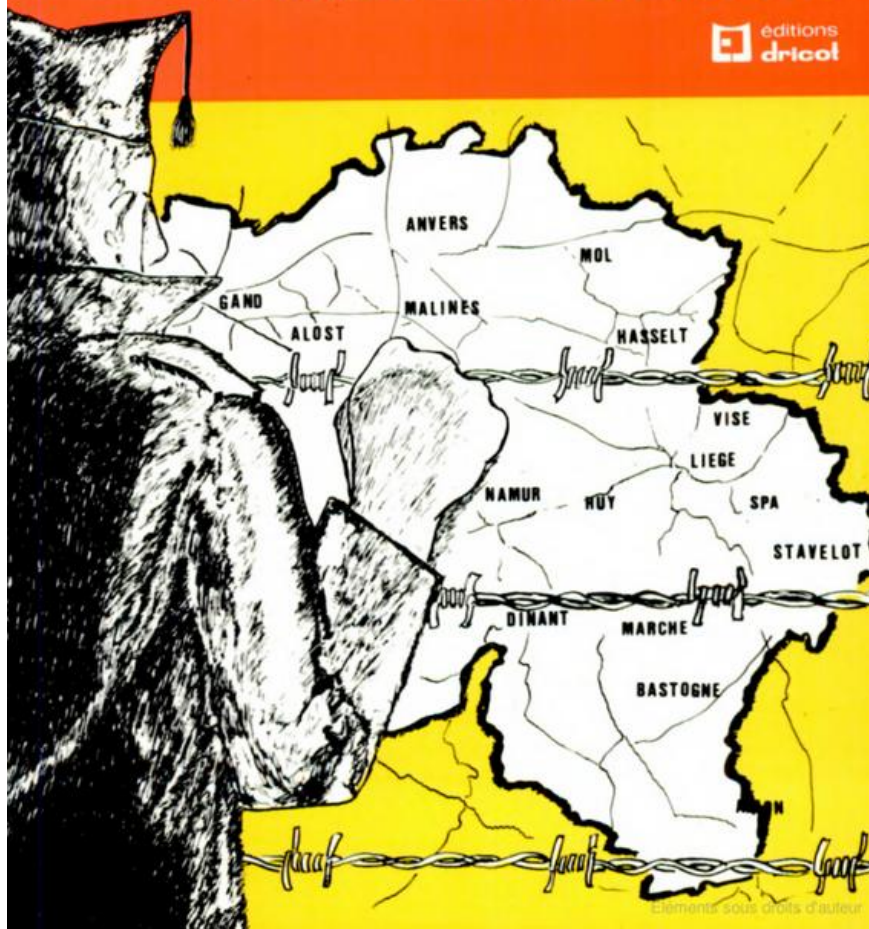


l'odyssée du prisonnier de guerre 30362

STALAG 2C

louis masset

E éditions
dricot



Histoire des 5 ans de captivité d'un soldat français

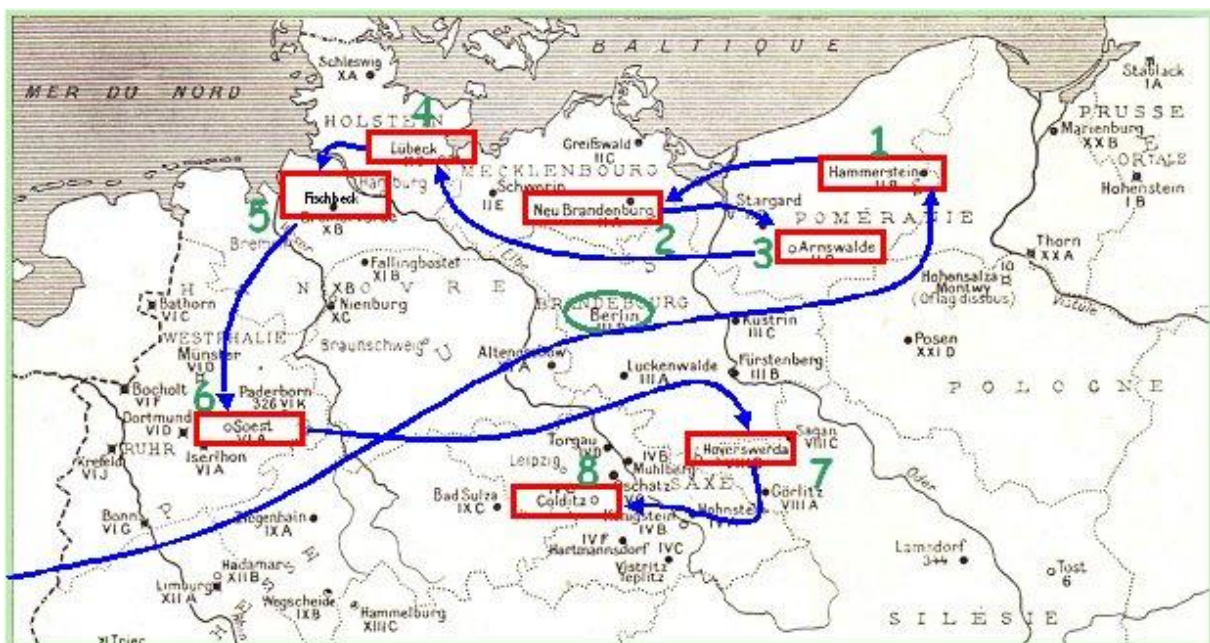
Juillet 1940 date charnière dans ma vie militaire.

C'est la fin de ma "guerre active" et le début de ma "guerre passive"

Guerre active ô combien ! qui m'a vu en l'espace de quelques mois, échapper plusieurs fois à la mort et qui m'a laissé comme souvenir la Croix de Guerre.

Fait prisonnier à Dabo dans les Vosges mosellanes, nous sommes regroupés dans un centre et trouvons là un groupe nombreux de prisonniers français et d'officiers d'unités différentes. Bientôt, rangés par trois, étroitement gardés, nous prenons la route vers une destination encore inconnue...

Et commence le périple allemand : depuis Dabo en France jusqu'à Hammerstein, Neu Brandenburg, et enfin Greifswald



Destination Inconnue ...

Finie donc ma "guerre active" et commence pour nous, notre "guerre passive" qui durera cinq longues années. Notre marche dure des heures, et la fatigue se fait sentir, ainsi que la faim.

Le lendemain sera une longue journée de marche vers l'Est ou fatigue et découragement font paraître les heures longues. Personne ne parle et les villages traversés semblent bien tristes et mornes. Les gens n'osent sortir et nous regardent à travers leurs vitres. Le soir nous sommes parqués dans un immense hangar bourré de sacs d'engrais qui nous serviront de couchés.

Le lendemain, surprise ! Finie la longue marche : un convoi de camions nous attend. C'est à petite allure que nous prenons la route vers l'Est. Hébété comme beaucoup de camarades, je ne cherche même pas à m'orienter et à retenir les noms des villages traversés. Au soir le convoi stoppe dans un village abandonné

Regroupés et bien comptés le lendemain matin nous repartons vers l'Est toujours

Tôt le lendemain, à nouveau rassemblés, on nous conduit à la gare pour embarquer dans des wagons à bestiaux : 40 à 50 par wagon, rapidement fermés. On y est serré et on trouve à peine de la place pour s'asseoir. Le convoi s'ébranle et dans la demi obscurité pendant des heures, bercés par le léger roulis et le bruit, la fatigue peu à peu gagne tout le monde, sans pouvoir se reposer un moment. La faim aussi se fait sentir, car depuis quand n'a-t-on pas mangé ? Je n'en ai aucune idée.

A une gare anonyme, les wagons s'ouvrent et par groupe, on est autorisé à sortir pour satisfaire un besoin naturel. Une première nuit s'écoule, au bruit lancinant du roulement du train, puis une nouvelle journée. Dans l'après-midi le train s'arrête longtemps, et les wagons sont ouverts pour l'aération, mais sans qu'on puisse descendre.

Nous apprenons alors que nous sommes à Berlin (dont on ne verra rien bien sûr !). Puis le train repart, toujours vers l'est. Après une journée ou deux – je ne me souviens plus – il s'arrête enfin et nous débarquons.

Nous arrivons à Hammerstein, petite ville de la région de Stettin, que nous traversons rapidement avant de pénétrer dans le stalag, notre nouvelle résidence, où à peine arrivés, nous passons tous à la tondeuse en file indienne.

C'est à ce moment que je prends conscience de notre situation de prisonnier et que la tristesse m'étreint sans que je puisse dire que je me suis "fais des cheveux". Nous occupons bientôt notre nouveau logis : longue baraque en bois, bourrée de rangées de lits à trois étages, garnis de matelas remplis de copeaux de bois. Nous apprécions tout de même de pouvoir nous allonger et nous reposer.

Nous voici donc en Poméranie, non loin de la Pologne, dans cette vaste plaine du Nord de l'Allemagne, dans ce stalag déjà peuplé de quelque mille soldats, français et nord-africains.

Dès 8h, c'est le rassemblement dehors où on compte et recompte notre groupe (Combien sommes-nous ? Quelques centaines ?) C'est maintenant que les journées paraîtront longues.

Je ne peux que rester allongé des heures à ruminer de tristes pensées. Je retrouve alors les nouveaux camarades et nous commençons à faire le tour du camp en longeant la

clôture de barbelés. Combien de tours de camp fera-t-on pendant cinq ans !!!

Curieusement, dans tous les camps où j'ai vécu, la promenade se fait toujours dans le même sens : le sens inverse des aiguilles d'une montre. On est toujours surveillés par les sentinelles perchées sur les miradors construits à chaque angle de la clôture.

NEUBRANDENBOURG, STALAG II-A, au nord de Berlin...

C'est à peu près un mois plus tard que nous apprenons notre proche transfert vers un autre camp, et un matin, notre groupe repart (en wagon à bestiaux) vers Neubrandenburg, ville située à peu près à mi-chemin entre Berlin et la mer Baltique. Notre triste troupe traverse la ville où les allemands groupés sur les trottoirs nous regardent passer sans rien dire et sans gestes hostiles.

Nous arrivons au Stalag II-A semblable au précédent et aussi peuplé. Nous y resterons environ trois mois, nous habituant peu à peu à notre nouvelle condition.

On commence à s'organiser tout de même : causeries, conférences, tours de camp bien sûr. On décide de désigner l'un des nôtres comme porte-parole auprès des allemands. Nous désignons un alsacien, parlant couramment l'allemand.

Chaque jour, avec le journal de la région qu'il peut avoir à la Kommandantur, il peut nous mettre au courant des succès militaires des allemands. Entre nous peu à peu des liens se créent, des amitiés naissent, le contraire aussi, mais les quelques mois passés à ce camp ne m'ont pas laissé de souvenirs marquants, car encore, il est question de changer de lieu.

Peu à peu des lettres arrivent, les premières en réponse aux avis que nous avons envoyés des premiers camps.

Peu à peu nous faisons connaissance, avec les Polonais, heureux de trouver des Français.

Je fus surpris de constater le nombre de "ménages" qui se sont formés entre eux et parfois un peu trop voyants, chose que j'ai rarement constatée parmi les Français. Je me souviens : c'est dans ce camp que dès notre arrivée, nous sommes passés à la douche.

Curieuse installation dans un très grand hall, haut de plafond, d'où pendent trente ou quarante pommes de douche. C'est donc par groupes d'une cinquantaine de prisonniers que, dans le plus simple appareil nous passons sous la pluie agréable

Vivre à douze ou quatorze toujours dans la même promiscuité n'est pas toujours amusant.

Au bout de quelques années de promiscuité, on constate que pendant une période plus ou moins longue, c'est le calme plat, l'entente parfaite, puis insensiblement, pendant quelque temps, la tension naît, puis s'enfle peu à peu jusqu'au jour où une dispute éclate, plus ou moins violente, qui persistera quelques jours pour peu à peu s'évanouir totalement.

Le calme plat revient pour quelques semaines ou quelques mois. Puis le scénario du début renaît et suit la même graduation. C'est vraiment un rythme de marée avec basses et hautes eaux.

Un rien nous distrait, ne serait-ce que ces "feuillées" creusés le long des barbelés sur une vingtaine de mètres. Un fossé profond a été creusé, et en bordure, des poteaux sont fixés horizontalement en bordure du sol, ce qui permet au prisonnier de satisfaire ses besoins, assis. C'est devenu une curiosité pour les villageois allemands, qui à

l'extérieur, viennent assez nombreux chaque jour, contempler le postérieur des prisonniers...

Pour nous, le moment le plus critique de la journée c'est celui où se fait le partage de la nourriture. La faim rôde sans cesse, et quand le pain arrive pour la chambrée, l'un de nous est chargé de faire le partage, et gare à lui si une part semble plus petite qu'une autre. D'ailleurs, pas d'autre moyen pour distribuer que de tirer au sort. Il faudra attendre l'arrivée des colis familiaux pour un peu moins souffrir de la faim. Dans le groupe, je suis le privilégié, mes colis sont toujours très appréciés. Pour qu'il n'y ait pas de jaloux, nous avons décidé depuis le début, de tout mettre en commun...

Peu à peu les activités du camp s'organisent : causeries, conférences, sports : basket, marche et volley-ball, bientôt : musique.

Puis c'est l'hiver et la neige est épaisse. A l'intérieur, nous avons des poêles qui nous font une atmosphère vivable.

Curieusement, malgré le régime minceur, il y a peu de malades, il y a surtout des dents mauvaises, et si les deux ou trois médecins du camp ne sont pas débordés, les deux ou trois dentistes ont pas mal de travail. Un jour j'ai eu besoin de me faire arracher une dent. Dans le cabinet, il y avait cinq ou six collègues qui attendaient comme moi. Pour que le travail avance plus vite, le dentiste fait une piqûre aux six clients pour les anesthésier. Quand il eut piqué le sixième, il commence à arracher la dent du premier, puis du second. A ce moment entra un allemand pour la même opération. Quand le dentiste finit avec le 6e, il voulut faire une piqûre à l'allemand : "Ah : Nein ! faites comme les autres, arrachez tout de suite ! Je suis parti avant de connaître sa réaction ...

PRESQUE 3 ANS...

Le moral est à zéro depuis les nouvelles des succès allemands en Russie.

Un haut-parleur situé à l'entrée du camp, nous hurle cette avancée allemande jusqu'aux abords de Moscou. J'arrive à croire que jamais je ne retrouverai la France et les miens.

Ce qu'on apprécie c'est l'arrivée plus ou moins fréquente des colis familiaux, même si, à la réception, les allemands ouvrent systématiquement les boîtes de conserve ; puis arriveront bientôt des colis américains, appréciés surtout des fumeurs qui y trouveront des paquets de cigarettes américaines.

Nos rapports avec les allemands sont très rares. Si certains officiers sont dédaigneux, virulents, d'autres sont plus coulants.

Avec les sentinelles qui circulent dans le camp, les rapports sont variables, souvent presque affables. Nous ne les voyons guère en dehors des appels dans les chambrées, chaque matin et chaque soir. De temps en temps il y a des fouilles où tout est mis sens dessus dessous dans les chambrées.

Je me souviens d'un matin où l'on vit arriver dans le camp une centaine d'agents de la "gestapo". Toutes les chambrées du camp furent visitées entièrement. Petite vengeance : l'allemand qui fouillait la pièce avait laissé sa veste sur la porte. On lui a fauché son billet de retour par le train pour une ville de la région...

Les fouilles peu à peu se multiplièrent, et il y avait une raison. Les allemands s'aperçurent, surtout au début de leurs déboires en URSS que nous étions presque mieux renseignés qu'eux, et par des indiscretions, ils surent qu'il

y avait un poste récepteur dans le camp, qui parlait des succès des alliés.

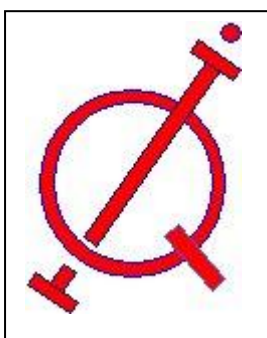
Aussi ils multiplièrent les fouilles, souvent imprromptues. C'est qu'en effet, il y avait bien un poste ou deux dans le camp. Mais le secret sur le détenteur était bien gardé, et je sus beaucoup plus tard que ce poste clandestin avait une cachette sous un des nombreux râteliers d'armes fixés sur les murs des couloirs. Il ne fut jamais trouvé.

Pendant longtemps, j'ai tenu une carte d'Europe où je marquais les progrès des troupes alliées. Un jour, une sentinelle s'arrêta, regarda longuement la carte et me demanda : "Sie sind da ?" (Ils sont là ?). Je lui répondis en souriant "Ià", il partit, l'air navré.

Inutile de dire que dans tous ces camps, sortir des baraques ou bâtiments la nuit est interdit, sous peine de se faire abattre. Aussi quand les toilettes sont installées dans une baraque isolée, il a bien fallu trouver un moyen de se soulager la nuit. Seul moyen : dans une petite pièce située à l'entrée de la baraque ont été installés un ou deux bacs qui sont vidés chaque matin.

Loin de nous, la guerre peu à peu s'anime et les alertes se multiplient. La D.C.A. se fait entendre assez souvent et parfois il nous faut descendre à l'abri dans les caves.

Pour les prisonniers, le moral revient : on commence à espérer un retour en France probable, sans savoir quand. Depuis quelques jours, je vois le mur des bâtiments se couvrir de dessins que nous arrivons facilement à déchiffrer. Le voici :



« I long dans le Q »

Inutile d'en dire plus ...

Aussi les rapports avec les « chleus » se font plus aigres et il devient inutile de discuter avec eux, surtout après leur grande défaite de Stalingrad.

Une anecdote avant d'aller plus loin : depuis des mois peu à peu nous sommes envahis par les puces.

Chaque matin les fenêtres de chaque bâtiment sont ouvertes et ornées de sacs de couchage qui peu à peu sont auscultés et retournés pour y tuer les puces qui empoisonnent nos nuits. A cette chasse, on y bat des records qui s'affichent dans le couloir : 17 pour l'un, 22 pour un autre.

Il est vrai qu'il m'est arrivé, dans le silence de la nuit, d'entendre, sous l'oreiller garni de copeaux de bois, des sauts de puces. Par bonheur je n'ai pas souffert des punaises qui empoisonnaient les chambres des autres bâtiments.

L'automne arrive et bientôt le froid et bien sûr la neige. Faire le tour du camp est nécessaire bien sûr, il faut remuer, mais la fatigue se fait sentir et pendant de longues heures, on préfère rester allongé sur la paille.

L'hiver est là, et l'atmosphère du camp est morose. Seule consolation, la situation des allemands en Russie est de plus en plus mauvaise

Une seule pensée nous soutient : la victoire des alliés approche et nous pensons à une proche libération.

En attendant, la famine s'installe, et nous tenaille. Au milieu du camp se dresse un grand chêne. Un matin, avec mes camarades, nous ramassons les glands qui sont à terre et les faisons cuire. Triste repas où les glands sont bien difficiles à avaler. Un matin un chien s'est aventuré

dans le camp. Un de mes camarades l'attrape et l'entraîne dans les toilettes. Notre petite équipe alertée arrive et pendant que deux camarades tuent le chien et le dépècent, les autres dehors, parlent très fort et crient pour couvrir les hurlements de la pauvre bête. Ainsi, pendant un jour, nous mangeons avec plaisir du chien. Devant les autres camarades du camp, envieux...

Les jours passent toujours aussi moroses. Seule l'attente d'une proche libération nous aide à vivre. Nous ne sommes pas les seuls à souffrir. Un matin on voit arriver dans le champ qui sépare le camp du mur du cimetière une équipe de terrassiers qui creuse un long fossé en bordure du mur. Le lendemain, une voiture arrive, poussée par 7 ou 8 hommes qui s'arrêtent au bord du fossé, et on assiste à l'enfouissement de 10 à 15 cadavres nus, tirés par les pieds et jetés dans la fosse. Le lendemain, même scène, mais dans le camp, tout le monde s'est mis au garde à vous le long des barbelés, sous les cris des sentinelles allemandes nous promettant le même sort.

Nous avons appris après, qu'à quelques centaines de mètres de notre camp existait un petit camp de déportés (russes, je crois) qui vivaient la vie affreuse de tous les déportés.

Malgré ces tristes moments, l'espoir s'amplifie car bientôt nous entendons au loin le bruit du canon qui de jour en jour se rapproche. Un matin, des avions passent au-dessus de la ville. Les alliés approchent, des obus tombent aux alentours du camp et sèment la terreur parmi nous.

LA LIBERATION

Un matin, on vient de constater qu'on ne voit plus aucun allemand, ni à l'intérieur, ni aux barbelés...Se seraient-ils sauvés ? Et oui ! car enfin on voit surgir à la porte du camp une auto mitrailleuse d'où sortent des G.I.

La joie éclate enfin nous voilà libérés et nous fêtons nos libérateurs. Libres enfin de pouvoir sortir du camp et prospecter les environs proches.

On rentre vers la France, on ne verra pas un allemand

Puis on arrive à Paris

A nouveau embarqués en camion salués par la foule qui applaudit, on est dirigés vers la gare d'Austerlitz où par précaution on prendra une douche pendant que nos vêtements passent à la désinfection. On se sèche ausouffle tiède des colonnes érigées dans une vaste salle. On attendra nus comme des vers le retour de nos vêtements en passant devant une dizaine de secrétaires où nous déclinons : nom, prénom, régiments d'origine, adresse, arme camp...

Enfin rhabillés nous partons vers notre chez nous

Enfin je vais retrouver le bonheur familial, la joie de vivre normalement après sept ans et demi de vie militaire au service de la nation : deux ans et demi de service militaire et cinq ans de captivité

5 ANS
58 MOIS
1761 JOURS



DERRIÈRE LES BARBELÉS...

V. Evasions

Rebelle Geo s'est évadé plusieurs fois.

Lors de sa première évasion il s'est enfui à travers les marais de Greifswald, vers l'est en direction des troupes Russes. La traversée fut problématique et échoua.



Il n'a rencontré que des prisonniers des pays de l'Est (russes, polonais, tchèques...) qui étaient cantonnés à part et beaucoup moins bien traités qu'eux.

Anecdote : pendant 2 jours il a été hébergé, au premier étage d'une maison tenue par des prostituées, alors qu'au rez-de-chaussée les soldats allemands faisaient la fête.

Lors de l'échec de cette évasion il a croisé en prison des Canadiens qui avaient été fait prisonniers à Dieppe et qui étaient particulièrement maltraités du fait qu'ils avaient « liquidés » les prisonniers allemands avant la débâcle du débarquement de 1942. (A Dieppe sur la jetée face à la mer, une stèle commémore l'intervention de ces Canadiens).

Lors de sa seconde évasion, il est parti vers Peenemünde avec son copain De Castro pour dérober un bateau et s'enfuir par la mer Baltique, vers la Suède dont ils voyaient les lumières. L'intense surveillance nazie les fit échouer. Ils ignoraient l'importance stratégique de Peenemünde qui était le centre de recherche et de fabrication des V2.



Quelque temps après il a été envoyé à STRALSUND non loin de Greifswald, casser la glace sur la Baltique où ils étaient deux prisonniers surveillés par quatre allemands à cause de cette précédente évasion.

En tout état de cause, ils ont toujours gardé l'uniforme ce qu'il leur a valu la vie sauve à de nombreuses reprises.

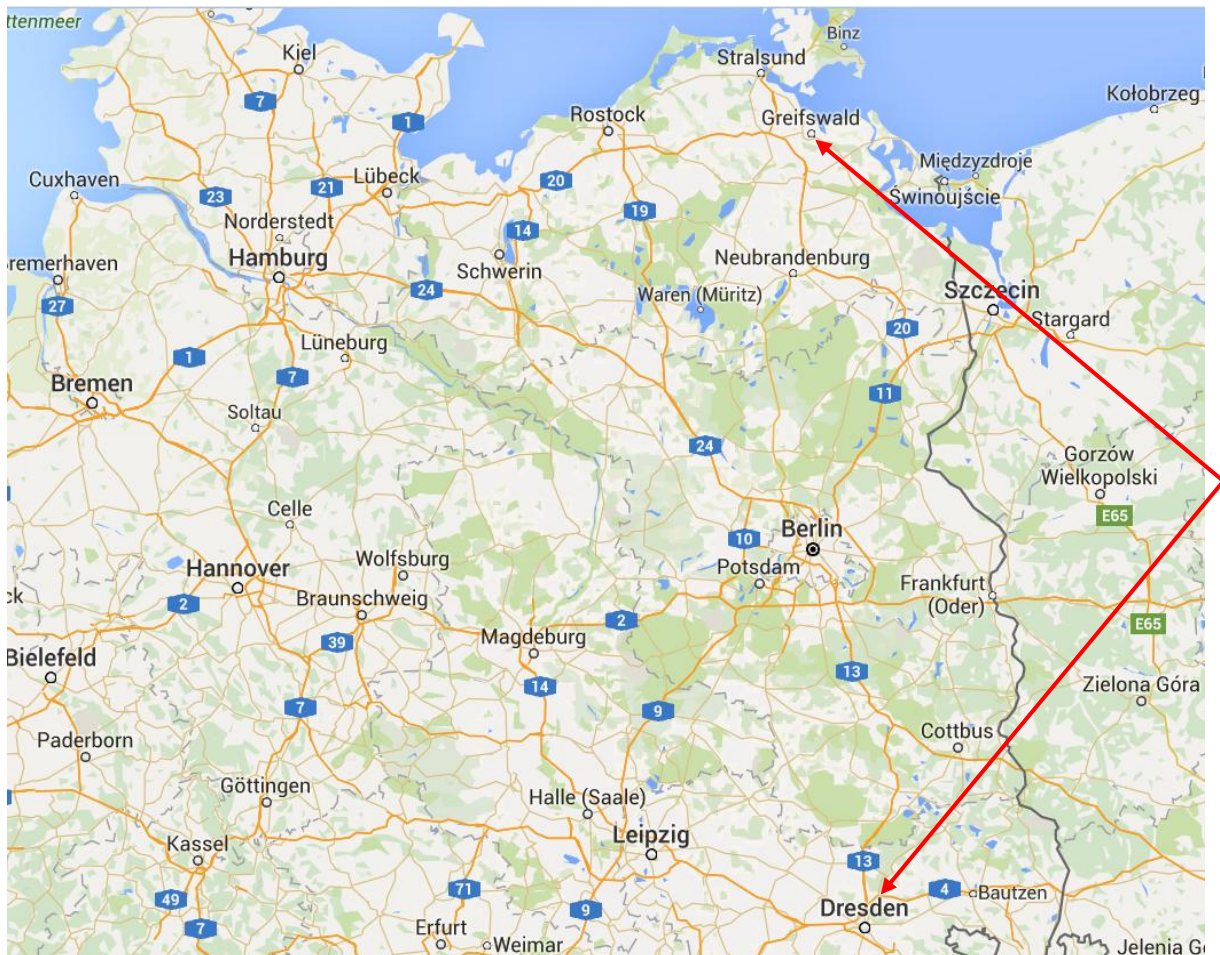
Puis au printemps 1945, le camp annexe où ils étaient une cinquantaine, a été bombardé et rasé par les américains qui visaient les grands silos de nourriture destinés au front de l'est allemand.

Les allemands étaient partis devant l'avancée des russes, et n'ayant plus « d'habitat », certains dont Geo sont allés vers l'Est, croisant tour à tour les allemands en repli et en exode, et les premières lignes russes. C'est dire que c'était la débâcle et que personne ne se préoccupait du sort des autres. Ils ont donc erré pendant un certain temps entre les premières lignes russes des corps francs de cosaques et l'armée régulière et c'est l'arrivée du typhus qui les a décidés à rejoindre l'armée russe.

VI. Libération

C'est cette armée russe régulière qui les a remis aux Américains peu de temps après la célèbre rencontre de Torgau sur l'Elbe fin avril 1945

Avec l'armée Américaine, il parcourut une partie de l'Allemagne, traversant l'Elbe et passant par Dresde après son bombardement. Il se souvient avoir vu les trottoirs bruler.



Il raconta qu'il était postier avant-guerre, et monta dans un train postal en direction de Paris, gare de l'Est.

VII. Démobilisation

Du statut de prisonnier de guerre il devint rapatrié, pris en charge par la mairie de Clichy le 07 juin 1945.

Comme on peut le déchiffrer sur sa carte de rapatrié qui servait de titre provisoire d'identité. Il reçut en allocation : un costume, une paire de chaussures, une chemise, une paire de chaussettes, un jersey, 10 tickets de métro, du savon, des tickets de rationnement, et une prime de libération de 2250 Francs, renouvelée le 13 août pour le même montant ... et 8 jours de vivres de route.



REPUBLIQUE FRANCAISE *prime de libération 2250*

MINISTERE DES PRISONNIERS, DEPORTES ET REFUGIES

Renouvellement prime 2250

CARTE DE RAPATRIE

(1) Nom: *SEIZEN* (5) Prénoms: *Henri*

(2) Pseudonyme: *Henri OURS*

(3) Date de naissance: *12 JUN 1945* (11) Lieu de naissance: *St. RUE VASSOU (SEINE)*

(4) Nom du Père: *Georges* (13) Nom de la Mère: *Marie*

(6) Nationalité d'origine: *F* (15) Nationalité actuelle: *F* (16) Date de naturalisation: *12 JUN 1945*

(17) Dernière résidence en France: *Clichy*

(18) Nom et adresse de la personne chez qui vous vous rendez: *Entr'aide française 11, B. rue de la République 92 Clichy*

Places d'identité produites: *5942*

(20) Bureau de Recrutement: *6*

(22) Classe de mobilisation: *6*

(24) Position militaire au moment du départ en Allemagne: *à partir de 8 jours vivres de route*

(21) Centre mobilisateur: *Association des 1000*

(23) Grade: *CLICHI*

Rue: *Chausson*

Rue: *Marcel*

Rue: *Boisame*

PER: *59*

Les jours sont dimanches et 14 h. à 13 h.

PICKETS: *17*

2180314

PAYE

RECETTE MUNICIPALE DE CLICHY (SEINE)

8 JUN 1945

RECEVÉ

12 JUN 1945

On y voit de nombreux cachets des diverses administrations en charge des rapatriés :

Mairie de Clichy-La Garenne, Recette municipale de Clichy, Trésor public des Ardennes ? Entraide française, Henry OURS qui était une manufacture de vêtements à Clichy en charge de fournir des vêtements aux prisonniers rapatriés, etc...

MANUFACTURE DE VÊTEMENTS DE SPORTS

PÈREIRE : 28-02
REPERTOIRE PRODUCTEURS
581 C A SEINE

COMPTE CHÈQUES POSTAUX
PARIS 1736-26
R. C SEINE 565.001



3, RUE MARTRE

CLICHY

SEINE

le 28 Juin

193 9

TRANSFÉRÉ

21 - Rue Vassou - 21

CLICHY

Maison " DARDONNE "

10, Rue Nationale - LE MANS.

(Sarthe)

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre commande du 24 courant que nous avons relevée sous le n° 691.

Cette commande a été enregistrée aux prix de notre nouveau tarif ci-joint.

Veuillez agréer, Messieurs, mes sincères salutations.

fabrication Henry Ours. Paris

COPIE CONFORME DE LA FICHE DE DÉMOBILISATION

N° de la Fiche

Exemplaire n°

CENTRE DE DÉMOBILISATION DE

(2)

Arme **INFANTERIE**

Grade **2° Classe**

NOM **SEIZEAU**

Prénoms **Georges**

Né le **23 Mars 1916** à **Clamecy**

d' **Nièvre**

Nationalité (1) : Français de naissance — ~~naturalisé~~ — ~~rejustifiant d'une nationalité~~ (art. 3 de la loi de recrutement)

Situation de Famille (1) : ~~Célibataire~~ — ~~marié~~ — ~~veuf~~ — ~~divorcé~~ — enfants.

Profession exercée avant les hostilités **Comptable**

Adresse avant les hostilités **114 Bd Jean Jaurès à Clichy (Seine)**

Adresse où se retire l'intéressé **114 Boulevard Jean Jaurès à Clichy (Seine)**

L'intéressé a-t-il du travail dans sa profession à l'adresse indiquée **non**

Bureau de Recrutement **Seine 2° Bureau** N° matricule de recrutement

ou, à défaut, localité dans laquelle a été passé le conseil de révision **Clichy (Seine)**

Centre mobilisateur ou unité ou dépôt rejoint au moment du dernier appel sous les drapeaux (1)

Date à laquelle il a rejoint cette formation

Dernier corps d'affectation (3) **165° R.I.F.**

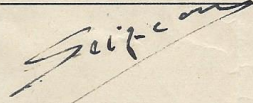
Emploi au corps Spécialité

Fait prisonnier à **Dabo (Vosges)**

Dernier camp de prisonniers où l'intéressé a séjourné **Stalag II C Greifswald**

N° d'immatriculation au camp de prisonniers

Le titulaire déclare ~~avoir~~ (ou n'avoir pas) (1) perçu de traitement civil ou salaire durant la mobilisation.

EMPREINTES DES DEUX DOIGES	SIGNATURE DE L'INTÉRESSÉ
	

REMARQUES IMPORTANTES

1° En aucun cas la présente fiche ne peut tenir lieu de titre de paiement pour la prime de démobilisation.

2° La présente fiche ne donnera droit au transport gratuit que pendant 15 jours à compter du (4)

3° L'intéressé a perçu (1) :

- les effets suivants : 1 pantalon drap 1 chemise
- 1 veston drap 1 paire de chaussettes
- ~~1 bonnet~~ 1 jersey
- ~~1 collier~~ 1 paire de brodequins ;
- paquets de tabac ; paquets de cigarettes ;
- journées de tickets d'alimentation ;
- la somme de et la prime de démobilisation.

18 JUIN 1945

A , le 194

Le Commandant
du Centre de Démobilisation,

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Département.

(3) S'il s'agit d'un affecté spécial, indiquer l'établissement employeur.

(4) En ce qui concerne les démobilisés à retour différé (qui ne peuvent rentrer immédiatement dans leur résidence définitive pour une raison majeure autre que de convenance personnelle), l'utilisation ultérieure de la fiche de démobilisation sera justifiée au moment du besoin par une nouvelle mention portée par l'autorité militaire. Cette nouvelle mention fixera une nouvelle validité de 15 jours à partir de la date de mise en route sur la résidence définitive d'avant guerre.

Et, quelques temps plus tard ...

SOCIÉTÉ NATIONALE DE CONSTRUCTIONS AÉRONAUTIQUES DU NORD 12 A 18, RUE BÉRANGER CHATILLON-SOUS-BAGNEUX (SEINE) TÉLÉPH. : ALÉSIA 57-40	DEMANDE D'EMPLOI	DATE D'ARRIVÉE AU SERVICE DU PERSONNEL N°
---	-------------------------	---

à
Monsieur le Chef du Personnel
de la S. N. C. A. N.

Le soussigné, a l'honneur de demander son inscription sur le registre des candidatures, en qualité de :
Chef de Section Comptabilité

NOM (lettres capitales) : *SEIREAU* Prénoms : *Georges*
Né à : *Clamecy* Arrondt : Dpt : *Nièvre*
Le *23 mars 1916*
Nationalité : *Fr* Indiquer, s'il y a lieu, la date de naturalisation :
Fils de *SEIREAU Georges* et de *LAURENT Louis*
Marié, célibataire, veuf, divorcé (rayer les mentions inutiles)
Prénoms et date de naissance des enfants (s'il y a lieu)
CHRISTIAN 16 Septembre 1947

N° d'immatriculation à la Sécurité Sociale : *1675 33966 3*
N° d'immatriculation à la Caisse d'A. F. :
à *PARIS*, le *20 Août* 1956
Signature, *[Signature]*

Adresse actuelle : *23 Rue Gauthier PARIS 17°*
Depuis quand y habitez-vous ? *8 mois*
Adresses successives depuis 2 ans : (s'il y a lieu) *56 Rue Davy PARIS 17°*
Employeur depuis 1 an : *S.N.E.P*
Quel est votre dernier employeur ? *S.N.E.P*
Êtes-vous en chômage ? Dans l'affirmative depuis quelle date :
A quel fonds de chômage êtes-vous inscrit ?

Situation Militaire :
Classe, matricule de recrute et centre mobilisateur : *1936 2^{me} Bureau*
Durée du service actif : du *1937* au *1945*
Régiment d'incorporation : *37^e RIF*
Régiments successifs : *165^e RIF*
Grade actuel : *2^e cl*
Numéro de la carte du combattant (s'il y a lieu)
Citations : *2 1^{er} du au 25^e BCA*
Durée des services de guerre : du *1939* au *1940*
Êtes-vous pensionné de guerre ?
Taux d'invalidité : Définitif ou temporaire :

(1) Indiquer les différentes professions par ordre de préférence.

A noter de nombreuses informations sur sa situation militaire, en bas de ce document.

Et aujourd'hui ...

